

Édito

Au revers du langage

Au moment d'écrire ces lignes, je songe à Giorgio de Chirico. A ses *Piazze d'Italia*, par exemple, espaces nus et sans bavure aux architectures claires et aux bâtiments à l'enfantine monumentalité où la lumière joue les premiers rôles. Comment, de ce silence pictural, l'artiste crée-t-il à mes sens la certitude d'un vacarme fondamental ? A l'image de cet éclat oblique venu d'on ne sait où, butant sur les murs et forçant au sol des à-plats ombrés, j'éprouve combien d'autres flèches perforent à leur tour le cadre de la toile, la portant à une vibration énigmatique et multiple, souffles, voix peut-être, drames encore maintenus aux portes de la ville, échos d'une Histoire.

L'essentiel ici semble ainsi se jouer aux lisières de l'appareil phénoménologique, dans un entre-deux au-delà de toute manifestation et de tout langage. C'est lui qui leste la candeur du paysage de ce qui en fait, mystérieusement, battre le cœur.

Ce détour inaugural vaudra peut-être métaphore pour quelques-unes des pages qui suivent. A commencer par les photographies qui les habitent et dont l'objet focal n'a de cesse que de raconter ce qui le dépasse, par-delà l'espace et le temps dont il apparaît le témoin. C'est sans doute aussi l'un des premiers propos de la poésie et de la littérature que d'espérer susciter la grâce d'une nébuleuse sensible au-delà d'elles-mêmes – c'est-à-dire au-delà des mots-atomes qui leur font ossature – et de féconder les conditions d'émergence d'un monde différent, au moins dans la perception que l'on peut en avoir. Plus juste, dans ce sens.

Cette zone grise du langage, sa face cachée, lui sont consubstantielles. Par la complexité dont elles savent autoriser l'accueil, par le silence – *l'étui de la vérité*, disait René Char – qui en constitue l'un des premiers substrats, on devine combien elles ouvrent les bras aux résonances profondes, à l'entrelacs de nos humanités. En cela, elles s'imposent, à l'artiste notamment, comme une terre d'exploration primordiale et inépuisable.

La figure laisse maintenant dans l'air la trace des arabesques complices des étymologies de sa danse, écrit France Mongeau, évoquant l'épaisseur de cet au-delà du langage, chorégraphique en l'occurrence. Voix enharmonique avec celle de Samira Negrouche, qui, depuis l'autre côté de la Méditerranée, conclut son texte par ces mots : Je creuse dans le poème avec le souci de ces musiques souterraines, le silence est relief et mes ancêtres n'ont pas de frontière.

Antoine Choplin